

LE
JARDIN
DU
BIBLIOPHILE



Le CRAPOUILLOT-NOËL
MCMXXVII

Se vend : douze francs

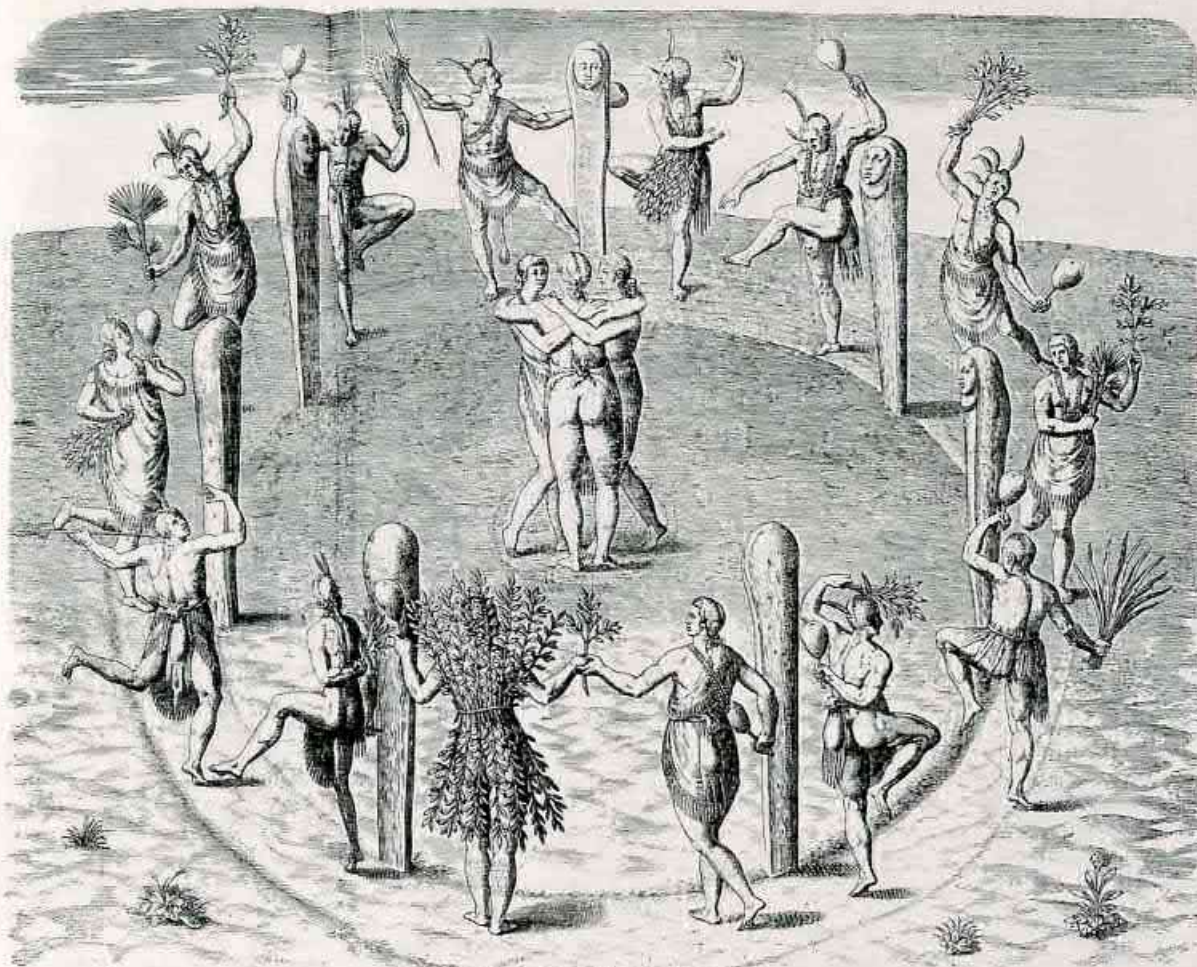
Revue mensuelle

LE JARDIN
DU
BIBLIOPHILE

NOËL 1927



Aquarelle de DIGNIMONT pour l'édition de luxe illustrée de " LA BONNE VIE "



« DANSES DE VIRGINIE AUX JOURS DE FÊTE (XVI^e SIÈCLE). »
(Extrait des « Voyages en Virginie et en Floride », éd. Duchartre et Van Buggenhoudt.)

DU BEAU LIVRE ABSOLU

Par LUCIEN FARNOUX-REYNAUD

Et si Toi t'y fouts de Moi,
Moi m'y fouts de Vous,
Entendez-vous.
(Chanson nègre.)

POUR faire jouer les grandes eaux et les grandes orgues de la cité des livres à propos de bibliophilie, il importe d'être bibliophile. Or, si j'aime les livres et le peuple, je ne suis pas plus bibliomane que démocrate et je pressens que je vais déambuler comme un éléphant dans le jardin des arts graphiques. D'ailleurs, lorsque je piétinerai les élzévirs ainsi que de simples rhododendrons, les amateurs éclairés me traiteront de bétien et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Un académicien notoire et champion de la bibliophilie écrivit dernièrement qu'« un beau livre est sur toute chose une parfaite machine à lire ». Mais voilà qui est judicieusement pensé. D'avoir quelque peu fréquenté les philosophes, ou ce que nous nommons tels, de la Renaissance à nos jours, j'ai acquis une profonde estime pour M. de La Palice. Battre cet excellent esprit sur son propre terrain m'apparaît remarquable et digne du meilleur respect.

Ma disgrâce intellectuelle m'interdit de prendre place dans le cercle magique où les gens de qualités jouent à la méta-

physique selon les règles du furet. L'indigence de mon entendement empêche mes oreilles de se réjouir d'une formule simplement séduisante. Je ne me résouds pas à admettre que tout raisonnement soit valable uniquement par sa rigueur et que les opinions les plus contradictoires rentrent indéfiniment les unes dans les autres ainsi que les poupées russes.

Ne me satisfaisant donc pas de l'opinion préconçue qu'un livre se suffit à lui-même et que la lecture s'offre un exercice complet, je propose d'aller chercher plus loin la définition du beau livre. Tout ce qui se présente inutile est laid. Me domine cette conception, dans laquelle l'effort contemporain rejoint la tradition véritable. Pour moi donc, un beau livre est celui qui répond exactement à ses fins. Il ne nous propose la lecture qu'en première étape. Son but définitif étant de nous communiquer l'état mental de son auteur, soit à la suite d'un raisonnement, soit par une succession de chocs émotionnels, et cela au moyen de la chose écrite.

Les récentes recherches expérimentales font de plus en



DESSIN DE JEANNE RAMEL-CAIS POUR SON LIVRE
« VACANCES A VILLEFRANCHE »

S'illustrer soi même

par Claude Roger Marx

La grande et pathétique Louise Hervieu retrouve au fond d'une armoire des petits chefs-d'œuvre de vingt ans, presque ignorés d'elle. La gloire qui n'offusquera pas ses yeux — faut-il croire qu'ils se voient ? — unit dans une même geste de consécration le dessinateur romantique qui fait autour des objets les plus humbles et des visages familiers se combattre l'ombre et la lumière, le bon et le mauvais ange, et l'écrivain comblé de toutes les grâces qui, sans avoir eu besoin de rien apprendre, avec une certitude et une innocence divines, assemble les mots comme des fleurs.

Louise fut, je crois bien, une des premières à oser se livrer tout entière au public en accompagnant d'un commentaire les dessins des *Entretiens* et du *Bon Vouloir* ou — la réciproque serait aussi juste — en illustrant ses propres écrits. Nous trouverions, dans le passé, peu d'exemples de cette collaboration d'un auteur avec lui-même. S'il est fréquent que des musiciens aient composé le livret d'une mélodie ou d'un opéra — Wagner, Charpentier, Debussy, etc. — combien d'artistes ou d'écrivains du XIX^e ont-ils à la fois fourni le texte et l'image ? Seuls à peu près, les Goncourt, dans *l'Italie d'hier*, ont enrichi de dessins et d'aquarelles leurs souvenirs de voyage ; et, de même, des eaux-fortes gravées par Jules accompagnaient leurs études sur les maîtres du XVIII^e. Burty n'a dessiné qu'en amateur. De Baudelaire, on trouverait assez de croquis pour donner une édition des *Petits poèmes en prose* ou de *l'Art Romantique*,

et le poète n'eût pas été indigné qu'on découvrit entre son dessin et son style des « correspondances ».

L'usage de la légende préparait les humoristes à être leurs propres illustrateurs : Willette, Hémard, Gus Bofa, Louis Morin, Auriol, André Warnod. Quel succès aurait un *Doux Pays*, où la verve de Forain dépasserait les proportions d'un mot, d'une boutade ! On peut soumettre également à la pensée d'éditeurs futurs l'attrait qu'il y aurait à voir Anna de Noailles ou Lucie Delarue-Mardrus, peintres à leurs heures, orner leurs poèmes. Valéry — dont certains croquis avaient servi à Daragnès dans la *Jeune Parque* — n'a-t-il pas enrichi d'eaux-fortes originales le *Cimetière Marin* ? Hier, Morand donnait un frontispice à *Lampes à arc* et des aquarelles de Mac Orlan, Max Jacob et Ari Leblond illustraient la *Côte*, *Sous la lumière froide* et le *Noël du roi Mandjar*, tandis que Jean Cocteau, nous révélant les sources plastiques où puisa la fantaisie du poète, commentait tour à tour avec une sorte de génie, *Le Potomak*, *Thomas l'Imposteur*, le *Grand Ecart* et le *Secret Professionnel*.

On est assez surpris que les auteurs dramatiques, enclins par la nature de leur art à découvrir des corrélations entre la pensée et le geste qui l'extériorise, n'aient pas été plus souvent tentés de mettre en scène leurs personnages à l'aide du crayon ou des pinceaux. Sacha Guitry sema de croquis *La Maladie* et la *Correspondance* de Paul Rouvier-Davenel. Bataille qui, comme Max Jacob et Mac Orlan, avait commencé par être peintre, n'illustra aucune de ses pièces, mais dans *Têtes et pensées*, il est doublement portraitiste : « Il me plairait, écrivait-il à propos de ses lithographies, qui évoquent avec une finesse si précise Jules Renard, Capus, Tristan Bernard, Paul Fort, Henri de Régnier, qu'elles donnassent aux littérateurs l'envie d'apprendre le métier de la peinture, car eux seuls pourraient peindre des visages de pensée ».

Lorsque *Une année dans le Sahara* et *Un été dans le Sahel* parurent avec des reproductions de Fromentin, on put juger du cas, d'ailleurs exceptionnel, d'un homme qui se dépassait dans un art où il croyait seulement être un amateur. Verrons-nous un jour un *Journal* de Delacroix enrichi, comme l'étaient souvent les agendas mêmes, de notes au crayon ou à l'aquarelle ? Et les poèmes de Degas ?

Voici quinze ans que Vlaminck encadra de bois éclatants les poèmes de *Communications* ; les *Histoires de mon époque*, publiées par la Belle Page, montrent que leur auteur entend conserver le droit d'être doublement lyrique. Rouault, qui est aussi poète, fera-t-il rivaliser le mystère des mots avec les noirs du lithographe ? On est surpris que l'éloquent Bourdelle n'ait pas encore déroulé l'ornement des phrases au bas de ses dessins conçus comme des bas-reliefs. Sans doute nos peintres critiques, Blanche, Lhote ou Emile Bernard, suivront-ils l'exemple de Maurice Denis dans son *Carnet d'Italie* où des aquarelles, gravées sur bois par Jacques Beltrand avec une intelligence et une fidélité admirables, répondent au texte et s'inspirent des mêmes thèmes.

Le danger que courent tous ceux qui ne redoutent pas d'être à la fois auteur principal et complice, c'est qu'immédiatement on mette en balance les qualités du dessinateur et de l'écrivain, qu'on formule des préférences. Il est des cas, pourtant, où l'on ne saurait distinguer le chant de l'accompagnement. Pourquoi ne pas admettre qu'un même tempérament se définisse grâce à des moyens qui se complètent ? Où Max Jacob est-il le plus lui-même ? Dans ses gouaches ou dans ses poèmes ? Lorsque je rencontre Tristan Klingsor, cet homme-orchestre, je m'adresse tour à tour au peintre, au critique, au poète et au musicien.

C'est Degas, je crois, qui a dit : « Quand les Muses sont fatiguées de chanter, elles dansent ».

CLAUDE ROGER-MARX.

BOIS DE JACQUES BOULLAIRE



UN INÉDIT

Divagations sur Saint-Sulpice

par FRANÇOIS MAURIAC

I

Saint-Sulpice n'a pas de frontières. Le boulevard Saint-Germain, la rue de Rennes, le Luxembourg, l'Odéon ne le limitent que dans l'espace. Saint-Sulpice n'est qu'à peine un royaume de ce monde. Il appartient à l'univers invisible. Plus que d'aucun autre lieu de la terre, il faut dire de lui qu'il est un état de l'âme.